

Mercredi 9 Juin 69.

(7 1/2 heures matin.) Les hirondelles volent au second ciel, le temps est pur et charmant. Un peu de colère l'a rasséréiné, en le soulageant de son excès de vie. — Un coup d'air sur l'oreille gauche (qui regarde ma fenêtre) me rend à demi-sourd ceci est moins agréable.

(11 heures soir.) Seconde leçon sur les Sciences industrielles. — Achevé l'esquisse de leur Encyclopédie. — Lecture : Scholten (les miracles de Jésus). Schmid (Histoire de la philosophie de Thalès à Schopenhauer), et quelques articles plus petits du *Compte-rendu* N° 2. — Après souper, promenade avec H[erminja]rd* et visite aux Lec[oulre]*, logés maintenant à Champel, campagne —. Ce brave ami devient toujours plus taciturne, triste et sombre. Comment peut-il enseigner avec un désentrain aussi morose ? Il ne rend pas le devoir attrayant ni la vertu agréable. En revanche, il inspire sans doute une crainte respectueuse. Henri travaille déjà au Baccalauréat ! Comme cela pousse et grandit !

Autre lecture : Renan (conclusion sur Saint Paul).

Jeudi 10 Juin 69.

(9 heures matin.) *C'était écrit!* disent les Arabes. J'aime assez cette manière de voir et ce mot bref qui coupent court aux rêveries et aux regrets, aux examens rétrospectifs, et à toutes ces remontrances inutiles qu'autrement on ne manque jamais de s'adresser, pour la bonne façon, quand une possibilité se ferme et qu'une chance s'évanouit. Au fond, avec mon procédé d'ajournement et mon habitude de traîner en longueur, le résultat est sûr et j'en ai fait vingt fois déjà l'expérience. Une fois de plus n'est pas grand'chose. Toutefois, j'aime encore mieux dire : *C'était écrit!* Il est écrit que je ne saisirai jamais l'occasion aux cheveux et que je n'exploiterai jamais mes circonstances.

Il était là — Il me parla
Il était là — Il m'appela
Il était là — Il s'envola

comme Mad^e de Liévitz le disait de l'Oiseau bleu¹. — Ai-je eu une surprise douloureuse ? non, mais une impression mélancolique. Je suis fait à ces contrariétés du sort ; mon âme est blasée sur ces déconvenues

¹ Amiel fait allusion au refrain des trois couplets d'une « chanson russe » que chante Sophie de Liévitz, l'héroïne du roman de Victor Cherbuliez, *L'aventure de Ladislas Bolski*, au chapitre XVII.

Et comme accoutumée à de pareils présents,

et néanmoins elle les regarde arriver ou passer avec vague émotion lyrique. Pour le moment, je ne réussis pas à être triste. Je me trouve seulement un brin penaud. Mais l'avenir ? L'avenir est mon cauchemar ou plutôt devrait l'être, si j'y songeais (car je ne sais absolument pas ce que je deviendrai dans six mois, et je vois s'effondrer sous mes pas tous mes points d'appui) : l'insouciance seule me soutient.

Ainsi tout va me manquer à la fois : ma vocation académique, la vie de famille, les forces physiques, l'intimité qui m'a soutenu bien longtemps ; il me faut quitter jusqu'à mon logement. Je ne vois que le désert et le vide, l'ennui et le chagrin au-devant de moi ; la souffrance et le trouble en moi. Sauf l'aisance qui ne paraît pas être en cause, tous les autres biens sont compromis. Je serai bientôt dénué, dépouillé de tout intérêt dans ce monde, et je sens de loin le désespoir rôder autour de mon abandon. Pourrai-je éviter la désolation, la folie ou le suicide ? — Exciter la compassion des autres ? horreur ! être blâmé par ses amis ? irritante épreuve ! — Ronger son frein, cacher sa peine, rester gai à la surface ? long supplice !

On peut devant témoins faire bonne figure,
 Mais le chagrin nous trouve et nous joint et nous suit.
 De jour la source rit et jase en la verdure ;
 Mais prête un peu l'oreille, elle pleure la nuit¹.

Vieillir, vieillir seul, quel calice d'amertume ! — Arrière, papillons noirs, visions affreuses, spectres effrayants ! Arrière, l'idée de faire couler des larmes, d'affliger l'affection du prochain ! Arrière, tous mes serpents ! Je ne veux pas me laisser entraîner dans le dédale de ces épouvantes. J'ai à travailler ; j'ai à préparer ma leçon de demain. Il en sera ce que Dieu voudra ; j'ignore l'avenir. — Ce qui sera sera. Heureux ceux qui se sentent *conduits*.

Ainsi donc, tous les ans, l'arrivée des beaux jours et des belles vacances est le signal de mes inquiétudes et de mes angoisses ? Comme cela prouve bien que ma vie n'est pas saine et normale. Dès que cesse l'activité, c'est-à-dire l'étourdissement, je sens en moi l'ancien mal, le monstre qui dévore mon cœur, l'inquiétude inflexible et indéfinie, le rongement sourd du je ne sais quoi, le ver qui ne meurt point, la flamme qui ne s'éteint point. — Cet avant-goût fantastique de la damnation, quoiqu'il soit passager et intermittent, me paraît déjà fort pénible. Ce n'est qu'une anticipation imaginaire de la maladie noire, et deux jours de voyage suffisent à dissiper ce brouillard malsain de l'entendement. Mais

¹ Cf. H.-F. Amiel, « Un tour de cadran », *Il Penseroso*, p. 151.

par sympathie poétique, j'éprouve les sueurs froides d'un criminel et d'un maudit. Cette sympathie est peut-être l'effet d'une débilité nerveuse ou la punition d'une rêvasserie prolongée. Peut-être faut-il vivre *hors de soi et pour autrui*, et se garder de prendre des informations sur soi-même. Ce furettement indiscret détruit le courage, énerve la volonté, égare la conscience.

So lang man lebt, sey man lebendig.¹

— Reçu ce matin deux lettres : l'une de P. Bonn[eton] (officielle), l'autre de l'aumônier R[oud] (confidentielle). Celle-ci me parle du voyage des Z[immer] en Italie et des raisons de son prolongement. Qui cherche trouve. Papa Z[immer] a trouvé.

(2 heures soir.) Toute mon existence actuelle repose sur une pointe d'aiguille, comme la paix publique en France. Il suffit d'un accident de santé dans ma pauvre machine, moins que cela, d'un mot offensant de quelqu'un, c'est-à-dire d'un simple coup de froid au physique et au moral, pour que ma ruine soit entière, car je ne me fais pas d'illusion sur l'édifice qui m'abrite. Cet édifice n'est qu'un château de cartes. Supposé que demain je sois à l'hôpital, ou à la maison de santé ou sous les eaux du Rhône, dans quinze jours je serais parfaitement remplacé, oublié, épongé, dans tous les cercles d'activité auxquels j'appartiens à un titre quelconque, par la naissance, les fonctions, le hasard ou le choix. Quatre à cinq cœurs me garderaient un souvenir affectueux. Un seul souffrirait profondément de ma disparition. — Et ce qui est pire que la mort, ou la folie définitive, si une infirmité sérieuse ou un chagrin irrémédiable tombait sur moi, qui me consolerait, qui adoucira ma peine, qui s'en informerait seulement ? Personne. Amis et parents, relations et connaissances ornent l'existence, quand l'existence est heureuse, mais ne servent de rien dès que le malheur a mis la main sur nous. Alors nous sommes seuls, absolument seuls. Une épouse seule nous suit dans les jours mauvais et descend avec nous la rampe ténébreuse qui finit au sépulcre. Le célibat qui se refuse le suicide et que la mort refuse, peut devenir, dans certaines circonstances, une longue agonie, d'autant plus sinistre et d'autant plus morne, qu'elle ne rencontre au-dehors d'elle que le ricanement ou l'indifférence du monde.

Le monde est sans pitié pour les maux qu'il a faits ;
De leurs convulsions il raille ses victimes...
Il n'aime que les forts, les heureux ; — tu le sais,
Cache donc tes chagrins, comme on cache ses crimes.

¹ Trad. : « Tant que l'on vit, le mieux est d'être bien vivant » (trad. Amiel, « Bon sens », *La Part du Rêve*, p. 68). Goethe, *Festgedicht zum 18. Dez. 1818 bei Anwesenheit der Kaiserin Mutter Maria Feodorowna*, « Faust ».

Je comprends qu'on s'arrache à son entourage et qu'on aille mourir dans quelque endroit solitaire, comme le font nos maîtres en sagesse, les êtres de l'instinct, les créatures inférieures que nous appelons animaux. Il n'y a que deux bonnes fins ; la meilleure est de mourir entouré d'affections, de respects, de sympathies, et de tendresse ; l'autre est d'échapper aux froideurs, aux méchancetés, aux soupçons, aux curiosités, aux convoitises et de mourir seul. Quand le cœur ne peut se répandre, la dignité veut du moins être sauve. Je suis capable de l'une et de l'autre conclusion et de me montrer

Le cœur gros de révolte ou débordant d'amour.

Les extrêmes se touchent. Et c'est parce que je suis fait pour la sympathie que je me contracte et me roidis sous l'injustice. *Corruptio optimi est pessima*¹. J'espère ne jamais haïr personne, mais je puis être offensé pour jamais, être froissé mortellement, être blessé et brisé sans remède. Et c'est justement quand l'indignation ne sort pas en fureur et en haine, qu'elle ronge le foie et dévore le cœur. Il lui faut détruire quelque chose ; si ce n'est pas le coupable, ce sera la victime. L'indignation est comme la foudre ou comme un venin : elle a besoin d'un objet et ne peut s'exhaler dans le vide. Si tu prends une fois la vie de travers, et le monde à rebours, c'en est fait de toi jusqu'à la fin des fins. A force de circonspection et de badinage, tu as jusqu'à présent réussi à désintéresser ton orgueil et à glisser ainsi à travers les difficultés de la vie. Mais si ta fierté est une fois prise dans l'engrenage des circonstances et irritée sérieusement tu pourrais bien n'en être plus maître. Et qui sait jusqu'où elle irait ? Ta sagesse a consisté à redouter tes passions et à les endormir ; de là ton équilibre. Mais qu'on ne réveille pas mes tigres, car leur muselière n'est pas forte, et leur pauvre dompteur ne répond de rien.

Rien n'est plus dangereux qu'un mouton enragé.

Bon, l'ironie revient, je vais finir par rire. Après quelques éclairs et tonnerres le *grain* a passé.

(11 1/4 heures soir.) Je me suis occupé de Schleiermacher, Schopenhauer, Herbart, Fries, Jacobi et Krause toute la journée.

Ce soir, Bolw* me montre un cahier tout rempli de pensées diverses et me remet des copies et autres objets. Que de réponses sans le savoir à des questions tacites.

¹ Trad. : « La corruption du meilleur est ce qu'il y a de pis ».

Vous qui visitez ces demeures,
Etes-vous heureux, restez-y,
Et n'allez pas chercher midi
A quatorze heures !

Est-ce la Providence qui parle ? Ou suis-je tenté par le désir de mon cœur ? Après tout, le port est-il là ? En dépit de tout, serait-ce là ma voie ? Cela se débrouillera, il le faut. Pour le moment, j'aperçois une grande douleur si je dis non, une interminable bataille si je dis oui, et un grand dégoût si je ne dis ni oui ni non ; de toute manière une épreuve assez redoutable. Le ciel est dur dans sa faveur. — Je rentre le cœur ému, mais pensif.

Implacable destin, quel parti dois-je prendre ?

Salto mortale. Dilemme cruel. Tuer un cœur dévoué est une barbarie stupide ; d'autre part, le mariage est la main-mise du monde sur notre paix et notre dignité et un mariage universellement désapprouvé est une rupture avec la société, chose grave ! — Est-ce le cas de dire : Nul ne peut servir deux maîtres ?¹ Est-ce le cas de répéter :

Le vrai bonheur est le martyre
De tout bonheur frivole et vain ;
Il nous effraie, il nous attire,
Il est terrible, il est divin.²

Couperai-je le nœud gordien au lieu de le dénouer ? Je ne sais, Dieu le sait. — Faut-il écouter l'*Esther* de Pailleron ? ou bien rompre en visière à toute ma famille ? Enigme et ténèbres !

Vendredi 11 Juin 69.

(3 heures soir.) Temps superbe. Je me sens époumonné et enchiffrené. Toutes les échéances se pressent et m'excèdent : Concours de l'Ecole supérieure, Concours Disdier, Rapport à l'Institut, Séance sur l'Instruction supérieure, Comité Société chant, deux cours énormes à terminer en vingt jours, et en douze leçons, et des soucis de cœur et des ennuis matériels, ouf ! en voilà-t-il assez pour m'empoisonner mon mois de Juin ? puis en perspective des remue-ménages administratifs, des trémoussements sans résultat, l'arrivée au Gymnase de l'oiseau de

¹ *Evangile selon saint Matthieu*, VI, 24 ; *Evangile selon saint Luc*, XVI, 13.

² H.-F. Amiel, « La Perle », *Grains de mil*, p. 100.

mauvais augure, dont le seul regard haineux tue l'amitié et la débonnairété¹ ; et des tracas et des mange-temps à bouche que veux-tu ?

Planter un matin tout cela
 Là,
 Que cette idée à mon esprit
 Rit.
 Non, je n'ai plus à ce ragoût
 Goût
 Depuis longtemps a pris ma faim
 Fin ;
 La fatigue mine et l'ennui
 Nuit ;
 Dépêtre-toi de là, pataud,
 Tôt.
 Abandonne-moi cette crèche
 Rèche,
 De toi prends, il en est besoin,
 Soin.
 Sache à temps dire : Adieu ma chère
 Chaire ;
 Salut, printemps, loisir ! — Salut,
 Luth !
 Rendez mon âme fatiguée
 Gaie,
 Faites ce cœur plein comme un œuf
 Neuf ;
 Que seule désormais la Muse
 M'use,
 Et cachez-moi bien des méchants,
 Champs !

J'éprouve en effet un besoin vif de quelque chose de nouveau. Je voudrais muer, renaître, ressusciter, échapper à moi-même, secouer ma vieille enveloppe et ma croix avec ma guenille.

Je voudrais vivre à nouveaux frais,
 Frais,
 Frais comme au premier jour du globe
 L'aube,
 Frisant d'or ton flot amer,
 Mer ;
 Et n'ayant plus que Dieu pour maître,
 Etre.
 Etre tout ce que Dieu voudrait :

¹ John Braillard*.

La fleur qui croît dans la forêt,
 L'oiseau qui fuit dans l'étendue,
 Le ruisseau qui descend les monts,
 L'éclair qui sillonne la nue
 Le nid sous le toit des maisons,
 La brise qui passe, éperdue ;
 Je voudrais... je ne sais pas quoi,
 Je voudrais ne plus être moi,
 Vivre en paix, sans fiel et sans haine,
 Sans mal, sans péché, sans émoi,
 Vivre d'amour, vivre de foi,
 Purgé de toute crainte vaine,
 En un mot conforme à ma loi,
 Fussé-je caillou, rose ou chêne.

C'est ainsi que tu te soumetts :

Mais

Quand on vise à l'inaccessible

Cible ?

Tu sais ce que vaut ce moyen ?

Rien.

Ces aspirations de l'âme,
 Ces désirs fous, ces vains souhaits,
 Ne sont-ils donc que des jouets,
 Indignes d'éloge ou de blâme ?
 Ils sont des symptômes certains
 De la céleste nostalgie ;
 Et les seigneurs de la vigie
 Qui prophétise nos destins.
 Tu le sais, le cœur qui soupire
 C'est qu'il n'a pas ce qu'il désire.
 C'est pour le désir qu'il est fait —
 Qui désire obtient en effet.
Sursum corda ! l'âme immortelle
 Rêve le bonheur et l'amour ;
 Platon lui dit : Ouvre ton aile,
 Et remonte au divin séjour.

(7 heures soir.) Non pas ce que je veux, mais ce que tu veux. Un signe, mon Dieu, et une espérance ! Un peu de certitude et de force ! Oh ! que je suis faible ! quelle dépendance ! quelle misère !

— Visite aux dames R[ou]let et T[ro]tt[et] dans leur nouvel appartement.

(11 1/2 heures soir.) Lu la *Mort de Pompée*. Corneille déclare que ce sont les vers *les plus pompeux* qu'il ait jamais faits. Je suis toujours

étonné, quand je reviens, après quelque intervalle, à notre tragédie classique de l'énormité des préjugés qui règnent à son endroit. Elle est à cent lieues de l'art grec. C'est tendu, enflé, strapassé, déclamatoire ; on sent l'échasse et le porte-voix ; il y a du capitaine Fracasse, du Matador et du Rodomont dans ce style, qui est théâtral plutôt que dramatique, pompeux plutôt que noble. Dans cet art conventionnel, tout sonne creux et faux, on a la boursouffure de l'héroïsme plutôt que l'héroïsme, l'ostentation du grandiose plutôt que la vraie grandeur, la prestigieuse et aride lumière de la rampe plutôt que la belle lumière du jour. Tout est affectation et vise à l'effet

Non, ce n'est point ainsi que parle la nature.

Et comment en pouvait-il être autrement, même avec l'âme fière de Corneille ? Trois mauvaises écoles devaient la faire aboutir à cet art frelaté. *L'école de Lucain*, c'est-à-dire de la décadence romaine ; *l'école de l'Espagne*, c'est-à-dire de l'exagération emphatique, *l'école de la monarchie absolue*, c'est-à-dire de l'apparat et du décorum confondu avec la majesté ; (ajoutez-y le goût de la rhétorique et de la phrase, qui est inhérent à la race latine et qui broche sur le tout), n'en devait-il pas résulter inévitablement quelque chose de malsain, une manière sans naturel, un art qui blesse le vrai goût. — Notre tragédie est un genre factice, mais caractéristique. Elle rappelle toujours les exercices de collège et les compositions de concours. D'ailleurs quand on lit les dédicaces et les préfaces de ces pièces, quand on voit cet aplatissement des poètes devant les hommes d'état et cette incapacité de juger les caractères et les choses de leur temps, on comprend que ce théâtre n'est qu'un amusement de cour, et non une école nationale formant des citoyens et des hommes. Qu'on rapproche cette tragédie de la tragédie grecque et l'on aperçoit l'effroyable distance. Toutes ces sentences de bravoure, sont du stoïcisme plaqué, qui ne tire pas à conséquence ; les mêmes individus qui les écrivent ou qui les applaudissent, n'en seront pas moins serviles courtisans à l'occasion, c'est-à-dire tous les jours, et se donnent ainsi à eux-mêmes la comédie de la dignité. — Cette poésie n'est donc proprement point *sincère*. Elle est une gageure de l'imagination qui trouve un certain plaisir à prendre le masque et le langage des rois et des reines, comme les enfants se divertissent à jouer aux grandes personnes et les domestiques à jouer aux maîtres. La grande poésie est plus sérieuse que cela. Aussi n'est-elle possible, aux époques de servitude, que sous la forme de l'ironie, de la satire, ou de la révolte. Un grand poète doit être une âme libre, qui juge de tout, et qui montre à l'homme l'idéal humain. — Le vrai génie français n'est pas dans ces imitations de bienséance. Il est dans l'esprit ailé, la finesse, la malice, la raillerie et le bon sens. Voltaire est dix fois plus français que Corneille. Les maîtres de la moquerie et du badinage sont les vrais maîtres